

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

15^e Année. N^o 758. — 21 Oct. 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT

Ne pas couper ce numéro avant de l'ouvrir.



Gardes nationaux et pompiers (150 hommes)

Francs-tireurs de Cannes (20 h.)

Francs-tireurs de Nantes (30 h.)

Francs-tireurs de Paris (700 h.)

LES DÉFENSEURS DE CHATEAUDUN. — 18 octobre 1870. — (D'après le croquis de M. Kauffmann, franc-tireur de Paris.)

COURRIER DE PARIS

~ S'il est un indice du retour à la vie normale, c'est de voir le public reprendre assez de souci des choses de l'esprit pour qu'une œuvre littéraire redevenue un événement.

Or, c'est là le spectacle auquel nous assistons.

La Visite de noces, de M. Dumas fils, soulève presque aussi vivement les passions que s'il s'agissait d'une lettre de l'ex-empereur ou d'une diatribe contre les hommes du 4 septembre.

De toutes ces polémiques, ce sont les recettes du Gymnase qui bénéficient. Le public est ainsi fait, et toujours il ira de préférence aux livres ou aux pièces dont on lui signalera l'immoralité.

Une histoire authentique en a fourni la preuve.

C'était en 48. En ce temps-là, comme aujourd'hui, la politique laissait peu de place à toute autre préoccupation. Ce que voyant, un ingénieux auteur, qui avait sur les bras un vieux roman dont il ne savait que faire, eut une inspiration soudaine. Il fit imprimer le roman, puis, ayant soigneusement empaqueté chaque exemplaire dans une large bande de papier gris hermétiquement close, il lança dans tous les journaux la réclame suivante :

« Il paraît aujourd'hui un livre qui est destiné à avoir un retentissement exceptionnel. (Ici le titre et le nom de l'auteur.) La nature particulière de cet ouvrage ne permet de le vendre que sous enveloppe. Prix : 5 fr. »

Sous enveloppe! quelle annonce! sous enveloppe! cela prit comme une trainée de poudre. Que pouvait-il donc y avoir de mystérieux dans ces pages clandestines? Il fallait que ce fût diablement croustillant pour nécessiter une semblable précaution.

Trois mille exemplaires se vendirent en cinq jours. Au fond, le roman était aussi bénin qu'un autre, mais ceux qui avaient été dupés, n'osant avouer qu'ils avaient rêvé des abominations galantes, se gardaient bien de détromper les autres.

Et la vente montait toujours.

Cette anecdote donne la mesure exacte du caractère de M. tout le monde. Ce que j'admire, c'est la candeur de ces bons critiques qui s'imaginent, en déclarant une pièce immorale, lui porter un coup mortel. Ils font de la réclame sans le savoir, ces Jourdain du feuilleton.

Suivez, suivez le monde. Quelle attraction irrésistible! Ici l'on rougit.

~ Je confesse que, pour ma part, la prudence en matière d'art me laisse parfaitement insensible. Mais c'est à condition que les audaces d'un écrivain auront un but et un résultat.

C'est précisément le point sur lequel la critique nous paraît ne pas avoir assez insisté à propos de *la Visite de noces*, qui m'a semblé inutilement risquée.

Si vous grisez un homme uniquement pour vous faire un amusement de son ivresse, cette distraction me révolte et me répugne. Si vous voulez, comme les Spartiates, au contraire, tirer de cette ivrognerie un enseignement, j'admettrai tous les hoquets à la rigueur.

Dans la pièce de Dumas fils, où est l'enseignement Nulle part. Voilà ce qu'il importait surtout de souligner dans ce réalisme de vice.

Mais la masse des spectateurs s'inquiète bien de cela. Ce qui l'attire exclusivement, c'est le côté demi-scandaleux des œuvres de ce genre.

Sans compter que la théorie de l'amour surexcité par la certitude d'avoir été trompé, ne manque pas d'adhérentes. C'est l'une d'elles qui disait l'autre jour :

— Il faut que je mène Oscar à cette pièce-là, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Quand je vous jure qu'il y en a là pour cent représentations au moins, et que l'or va pleuvoir dans les coffres du Gymnase.

~ L'or! une des actualités palpitantes du moment. Chimère, soit, mais chimère nous devenant singulièrement chère.

C'est une comédie de tous les instants que la comédie de la monnaie. Partout, dans les bureaux de tabac, dans les restaurants, dans les magasins on assiste à de perpétuels conflits.

Pendant ce temps-là, ce pauvre billet perd son prestige.

Vous rappelez-vous, avant qu'on eût créé des coupures inférieures à cinq cents francs, quel émoi causait la vue d'un monsieur tirant un billet de banque de sa poche?

Ils vous avaient alors un air solennel qu'ils ont perdu depuis en changeant de couleur. Le billet noir, c'était la toilette de cérémonie, correcte, grave. Le billet bleu, c'est la fantaisie, c'est la cravate de couleur, c'est le sans façon.

Dès son apparition, on l'a traité avec plus de familiarité. Le respect s'était évanoui. Puis sont venus les fractionnements. Bonsoir! Le billet n'a plus été qu'un chiffon irrévérencieusement froissé dans le fond des poches.

Aujourd'hui, c'est presque un paria. Quand il se montre, on fait la grimace. Décadence! Croyez-moi toutefois, ne vous laissez pas entraîner trop loin et ne cédez pas aux paniques intéressées qui exploitent la situation.

Proscrit, je t'ouvre ma porte et je suis prêt à loger autant de membres de ta famille que le sort m'en enverra.

~ A la bonne heure, je savais bien qu'un homme d'esprit comme Alphonse Karr ne pouvait pas se laisser académiser.

La preuve qu'il n'est pas disposé à s'enterrer tout vif dans la nécropole du pont des Arts, c'est qu'il vient de se rejeter de plus belle dans la lutte en donnant une suite à ses célèbres *Guêpes*.

C'est très-cordialement que nous souhaitons la bienvenue au cher maître, et nous espérons que le succès aura pour lui une seconde jeunesse. Mais s'il veut nous permettre une modeste observation, nous lui conseillerons de se méfier des temps et des choses.

Quand les premières *Guêpes* parurent, elles avaient affaire à un peuple épris de toutes les délicatesses, dégustant toutes les finesses, comprenant à demi-mot toutes les malices, friand des allusions et aimant qu'on mit en pratique la devise : Glissez, mortels, n'appuyez pas.

L'ironie d'alors égratignait galamment à fleur de peau. Tout au plus voyait-on poindre une gouttelette de sang, si petite, si petite qu'on eût dit un grain de beauté. C'était l'heure de l'esprit élégamment sceptique, des railleries de bonne compagnie.

A ces tournois, Alphonse Karr était passé maître.

Hélas! on lui a terriblement changé son public depuis. L'égratignure a été remplacée par le coup de poing ou par le coup de couteau. Après la pointe de Champagne, on a servi aux lecteurs le trois-six, puis l'absinthe, puis le vitriol.

Les Pères Duchêne de la réaction, aussi bien que les Pères Duchêne de la démagogie (car on trouve de ces scories dans les deux camps), ont émoussé le goût et blasé la foule. En parlant à sa bestialité on lui a désappris ses instincts d'autrefois.

Le Français, né malin, menace de mourir goujat.

Alphonse Karr va avoir affaire à des consommateurs qui ne se soucient pas de la qualité du breuvage, mais qui demandent seulement que ça gratte.

Ça gratte-t-il, cher maître?

Qui sait, avec vous il suffira peut-être que cela chatouille pour réveiller ces engourdissements du pauvre esprit français.

~ Si les *Guêpes* annoncées avaient vu le jour à temps Alphonse Karr n'aurait pas manqué de consacrer un de leurs chapitres à une question qu'on dit posée de nouveau; car sa devise a toujours été de ne faire de l'esprit qu'au profit de la raison et du sens pratique.

Il s'agit de doter Paris d'un nouveau genre de police, la police à cheval. Il avait déjà été question de cette institution bizarre rappelant l'ancien guet, puis on y avait renoncé et je crois qu'on avait eu raison. J'estime par conséquent qu'on a tort d'y revenir.

Quels sont les genres de service que peuvent vous rendre les sergents de ville équestres? Vous ne les placerez pas, j'imagine, en vedette au coin des rues. Ils fonctionneront à l'état de patrouilles nocturnes. Utile avertissement pour les voleurs; lorsque de loin ils entendront le pas des chevaux, ils auront soin de profiter du précieux avis, et de tirer au large pour revenir dès que le défilé sera terminé.

Mieux vaudrait, (que M. le préfet de police nous croie) tenir compte des réclamations légitimes de l'opinion, qui proteste plus énergiquement que jamais contre les absurdes économies d'éclairage auxquelles on se livre chaque soir.

Employez l'argent que vous coûterait une création inutile et l'entretien coûteux de vos gardiens-écuyers, à rallumer les becs de gaz sur lesquels a soufflé une ridicule parcimonie.

Les voleurs, je vous en réponds, auront plus peur de la clarté que de vos patrouilles dont ils se feront des chronomètres.

~ Autre réforme. On annonce une révision générale des permissions octroyées à toutes les marchandes de journaux qui débitent sur la voie publique le fait divers et le premier Paris. Beaucoup de nouvelles venues se sont glissées, depuis le 4 septembre, dans les rangs anciens. On veut épurer.

J'avoue que je ne comprendrai jamais l'inconvénient qu'il y aurait à laisser les pauvres gens se créer un petit revenu, à l'aide de ce commerce inoffensif pour tout le monde, excepté pour eux.

En quoi font-ils tort à l'ordre et à tout le reste, ces débitants dont le métier si rude donne de si modestes bénéfices?

C'est en 1848 que l'industrie des marchands de journaux prit naissance ou du moins se généralisa. La société a-t-elle chancelé sur sa base, parce que chacun a pu, sans être abonné, se donner le luxe de savoir comment marchent les affaires publiques?

Rien de plus curieux à étudier que la corporation des marchands et marchandes de journaux. Il y a de tout dans ce pandémonium.

A l'heure actuelle, on y compte une marquise, deux anciens prêtres, trois hommes de lettres désillusionnés. J'en passe et des plus bizarres.

La marchande de journaux, car c'est surtout au féminin qu'il convient de parler, comporte des variétés à l'infini.

Celle-ci, à vingt ans, arbore toutes les élégances, exhibe des faux chignons flamboyants et des bijoux pour lesquels tout l'art de Ruolz a été mis en réquisition.

Celle-là, à soixante-quinze ans, marche avec des béquilles et est coiffée d'un madras inamovible.

Deux grandes catégories peuvent être établies dans le monde des marchandes : celles qui consomment et celles qui ne consomment pas. J'entends celles qui lisent les journaux qu'elles vendent et celles qui ne les ouvrent jamais.

Soyez étonnés si vous voulez, mais cette dernière classe était de beaucoup la plus nombreuse avant la création des feuilles à un sou.

J'en connaissais une qui ne manquait pas de me demander :

— Monsieur, est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau dans les journaux, ces jours-ci ?

Les marchandes qui consomment offrent cette particularité, que presque toujours un duel s'engage entre leurs sympathies personnelles et les préférences du public.

D'où les résultats les plus cocasses.

Une d'elles, ennemie jurée de ce pauvre Ponson du Terrail, au moment de ses grands succès, s'écriait un soir avec indignation :

— Si ce n'est pas dégoûtant, voilà au moins cent cinquante numéros que je vends ce soir à cause de ce monsieur !

De même en politique. Rien de comique comme d'entendre la marchande de journaux gémir sur le succès d'un journal contraire à ses opinions, tout en empochant le bénéfice de ce succès-là.

Somme toute, une classe de travailleurs et de travailleuses, tout à fait digne d'intérêt pour ceux qui savent combien dures sont les fatigues qu'elle endure sous le froid, sous la bise, sous la pluie.

Un peu d'indulgence, s'il vous plaît, lors de votre fameuse révision. Ceci est encore une façon d'éclairer Paris.

Un important problème attend en ce moment sa solution.

Il s'agit de savoir comment, sur quels plans et dans quelles proportions l'Hôtel-de-Ville doit être rebâti.

Depuis le jour où Louis-Philippe, plus amateur que connaisseur en matière de construction, ajouta au palais municipal du vieux temps des annexes disgracieuses, et dont le style jurait si étrangement avec l'ancien édifice, il ne se passait pas de mois sans qu'une voix s'élevât dans un journal pour protester contre la profanation architecturale.

Comme de raison, personne ne se serait avisé de proposer pour cela qu'on démolît l'Hôtel-de-Ville ou qu'on y mit le feu. Mais les fous furieux de mai dernier ayant consommé cet odieux attentat, il était permis de supposer qu'on profiterait de l'occasion pour rebâti un Hôtel-de-Ville conforme aux règles du goût et de l'unité artistique. C'est ce qui vous trompe, c'est ce qui m'a trompé moi-même.

On assure que le projet qui va être adopté remettra les choses en état, c'est-à-dire fera revivre les contre-sens contre lesquels on avait tant protesté.

Bien scrupuleusement, bien religieusement on recommencera à confondre tous les styles, pour le plus grand déplaisir du regard. Il paraît seulement que c'est beaucoup plus pratique comme cela, que les chefs et sous-chefs de bureaux seront infiniment mieux logés, et que les cartons verts auront toutes leurs aises.

Je professe un véritable respect pour les cartons verts, bien qu'à dire le vrai, je ne sache pas au juste quel service ils ont jamais rendu. Je vénère les chefs de bureaux, parmi lesquels figurent nombre d'hommes fort spirituels et fort intelligents. Si intelligents et si spirituels, que la plupart passent une partie de leur vie à regretter d'avoir donné l'autre à la bureaucratie, cette stérile carrière. Mais ne pourrait-on concilier les intérêts de ceci et les intérêts de cela ?

Il me semble, tout profane que je suis, que l'extérieur d'un monument peut respecter le goût, sans obliger pour cela l'intérieur à dédaigner la commodité. M. Duc, un homme dont le jugement doit faire autorité dans ces matières, partage cet avis.

Ce qui n'empêche pas les plus fortes chances d'être en faveur du rétablissement textuel de l'ancien pourri architectural.

Après quoi, jusqu'à ce qu'une catastrophe nouvelle ait détruit ce nouvel Hôtel-de-Ville, les journaux recommenceront, pendant dix, quinze, vingt ou cent ans, à gémir sur la faute commise, et à répéter :

— Comment est-il possible qu'on ait laissé commettre une pareille bévue !

Essayez donc de l'empêcher ! Vous verrez comme on vous écouterait.

Il faut dire que la presse contribue trop souvent elle-même à détruire son autorité par les écarts de sens commun auxquels elle se livre.

Tenez, sans aller plus loin, un de nos confrères annonçait l'autre jour que l'édilité anglaise venait de prendre une mesure d'un radicalisme féroce, mesure interdisant absolument, à Londres, tout bal public, et obligeant à la clôture ceux qui existaient antérieurement.

Puis, après avoir cité cette étrange décision, ce même confrère ajoutait un commentaire vertueux et indigné pour inviter nos autorités à appliquer immédiatement le même régime à Paris.

Comment, en conscience, voulez-vous qu'on les prenne au sérieux, quand on les entend formuler de semblables parades.

Chacun a le droit, à coup sûr, de s'approprier le vers de la chanson :

La danse n'est pas ce que j'aime !

Mais vouloir, sous prétexte de morale, interdire le quadrille et la polka à une ville comme Paris, c'est de la divagation pure. Nous ajouterons qu'une pareille mesure ne profiterait pas d'un iota à la morale. Il faut bien en prendre son parti, l'espèce humaine n'est pas parfaite. Vous ne supprimerez pas plus le vice que la bêtise.

Ce que l'on doit faire, au nom de la raison, c'est de réglementer et de contenir dans des limites aussi étroites que possible les écarts grands ou petits.

Sans doute les bals publics ne sont pas des écoles de vertu, mais là, du moins, tout se passe au grand jour, la surveillance peut avoir l'œil ouvert. Je ne suppose pas, bien entendu, que ce soit à l'avant-deux que vous cherchiez noise pour lui-même. Ce que les prétendus moralistes voudraient atteindre, c'est évidemment la dépravation qui prend le bal pour prétexte ou pour petite Bourse.

Eh bien, cette dépravation-là vous échappera d'autant plus que vous la forcerez à se cacher.

D'ailleurs, n'exagérons rien. Le cancan, par exemple, contre lequel tant de déclamations furibondes se déchafnèrent à son origine, le cancan, à coup sûr, est aujourd'hui beaucoup plutôt une gymnastique qu'une immoralité. Les gens qui s'y livrent me font pitié quand je les regarde, suant, soufflant, éreintés, retomber à leur place comme le salimbanque qui vient de soulever des poids de cent-vingt pour gagner quarante sous.

Je ne parle même pas ici du côté statistique de la question. Il serait trop facile de prouver que la suppression des bals enlèverait net une dizaine de millions au commerce parisien.

Au diable donc l'excès de zèle pudibond ! Qui veut trop prouver ne prouve rien ; et je gage qu'avant trois mois les puritains de la bonne ville de Londres auront été forcés de restituer Cremorn-Garden et autres Mabile aux entrechats qu'on en expulse aujourd'hui.

Je vous avouerai que j'ai eu cette semaine une des plus vives émotions que j'eusse ressenties depuis longtemps.

En apparence, mon Dieu ! le motif était bien futile. Il s'agissait tout simplement du retour à Paris d'un petit vaisseau grand comme rien.

Je passais sur le pont des Saint-Pères. J'aperçus sa mâture et je crus bien l'avoir reconnu. Afin de m'en assurer, je descendis sur la berge. C'était bien lui en effet. C'était bien *Paris-Port-de-Mer*, ce mignon bâtiment qui, en 1869, resta amarré au port Saint-Nicolas pendant quatre mois, recevant la visite de tous les Parisiens.

Il devait, pour son premier voyage, s'en aller au Japon. Il y est allé, en effet, et il en revient.

Il en revient, mais dans l'intervalle, quels destins

ont été les nôtres ! quels abîmes se sont ouverts sous nos pas ! Tout cela, dans l'espace de temps nécessaire à un simple voyage !

En regardant le vaisseau à la mâture fragile, je pensais que la coque de noix résiste souvent mieux, hélas ! à la tempête que le peuple qui paraissait invincible et inébranlable. Il me semblait que tous ces événements sinistres n'étaient qu'un mauvais rêve. Je croyais être revenu en 1869, alors qu'il n'était pas parti et que nous n'étions pas écrasés.

A l'intérieur du bâtiment en miniature, rien de changé. Les petits canons de poche étaient toujours à leur place. Où sont les nôtres ? Là-bas en Allemagne !

La chambrette du capitaine était propre, rangée, astiquée comme devant. Dans cette chambrette-là, il avait, tranquille, passé les mois terribles que nous venons de traverser, sans se douter que la patrie, prise à la gorge, râlait une sanglante agonie.....

Je vous assure que l'impression ressentie était vraiment poignante. Une application indirecte du *sunt lacrymæ rerum* de Virgile.

Souvent un objet en apparence insignifiant vous fait monter les larmes à la paupière.

Mais il faut les secouer, ces souvenirs opprimants. Il faut regarder en avant, du côté de l'avenir réparateur, et non en arrière, du côté du passé désespérant. C'est pourtant dans ce passé qu'on va nous chercher des primeurs d'occasion.

Je n'ai point à apprécier la musique d'*Erostrate*, l'Opéra repris rue Le Pelletier. C'est l'affaire de mon ami Lasalle. Mais il est une façon de sentir que je n'ai point à dissimuler.

J'estime qu'on aurait en conscience pu mieux choisir pour la première pièce remontée à notre principal théâtre musical (mieux choisir au point de vue de la convenance et de l'opportunité, j'entends), que cette partition représentée jadis en Allemagne, dédiée à une princesse allemande, faite enfin pour nous rappeler de toutes les façons et par tous les côtés, même par le germanisme de la forme, nos malheurs mêmes qui en ont été les auteurs.

Est-ce une susceptibilité exagérée ? Je ne le suppose pas, et j'ai rencontré pas mal de gens qui avaient éprouvé le même froissement que moi.

Je dois, d'autre part, constater que pas mal de gens m'ont paru tout à fait insensibles à ces réminiscences rétrospectives. J'en ai trouvé même qui faisaient tranquillement des calembours.

C'est l'un d'eux qui m'a dit :

— Quoique le dénouement d'*Erostrate* rappelle le pétrole, la musique n'est pas *commune*.

Et il est parti ravi. Je ne l'ai pas retenu.

Mais je ne veux pas vous laisser sur cette ineptie. Mieux vaut finir sur un mot très-délicat et très-juste de Philarète Chasles sur la dernière pièce de Dumas fils, par laquelle j'ai commencé et par où je finis.

On discutait.

Un admirateur s'exclamait :

— Immoral ! allons donc !... Est-ce que l'on doit avoir peur des nudités en art ?

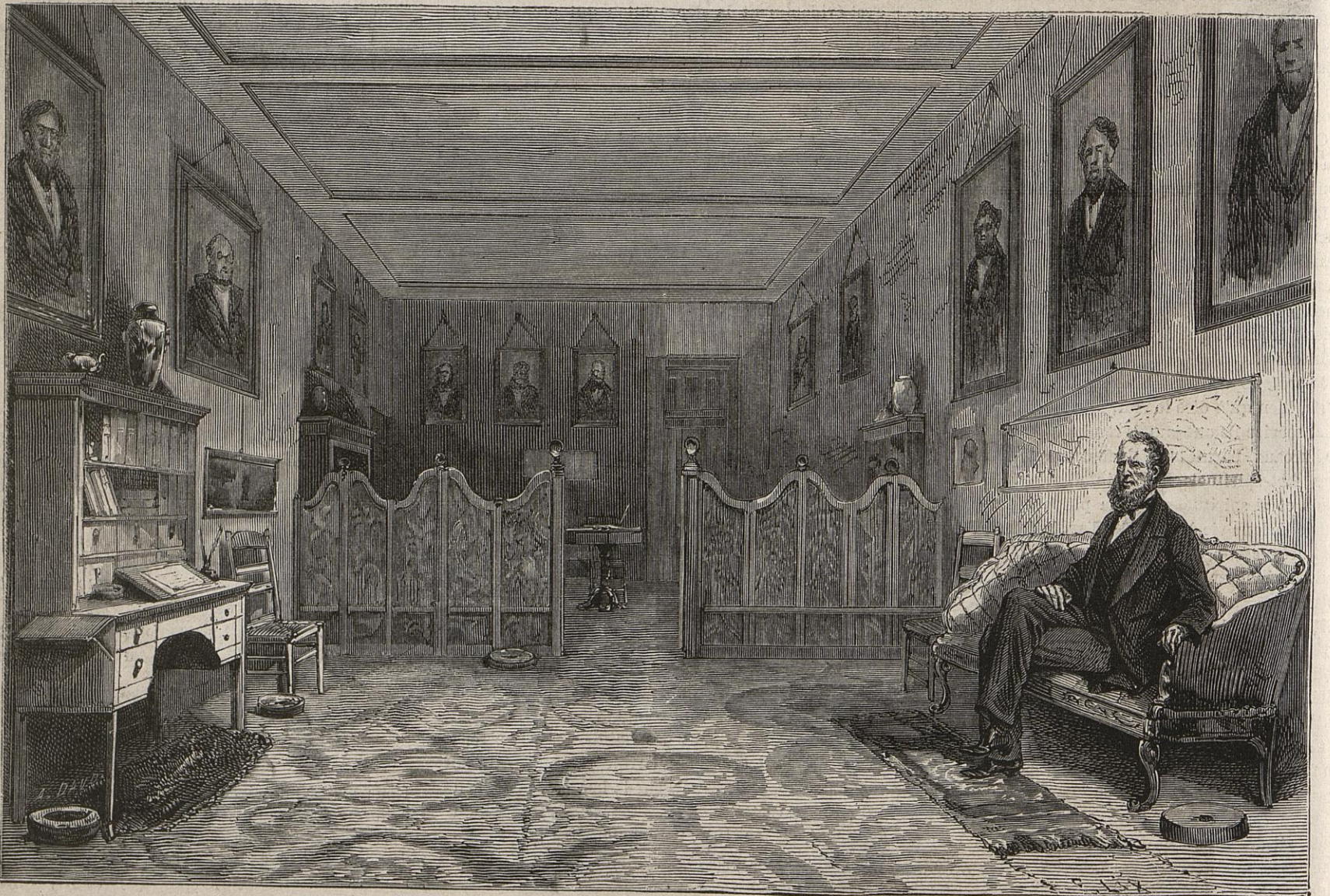
— Pardon... Il ne faut pas confondre, interrompit Philarète Chasles... Il y a le nu et il y a le déshabillé.

PIERRE VÉRON.

Nous avons publié dans notre dernier numéro, sous forme de trompe-l'œil, cinquante portraits-cartes des « hommes de la Commune. » Sur ces 50 photographies, 24 provenaient de l'atelier de M. Appert, les autres de MM. Carjat, Thiébaud, Disdéri, Légié, Saint-Edme, Otto, etc., etc.



AMÉRIQUE. — Un quartier de Chicago avant l'incendie. — (D'après une photographie prise de « City Hall » (Hôtel-de-Ville). — (Côté sud-est).



AMÉRIQUE. — Le cabinet de Brigham-Young, grand-prêtre des Mormons, récemment arrêté par l'ordre du gouvernement des États-Unis.
(D'après le croquis de M. Léo Nye.)



Les enfants aux champs. — (Dessin de M. Yan Dargent.)

LES DÉFENSEURS DE CHATEAUDUN

Nous nous sommes étendus longuement dans notre dernier numéro sur la malheureuse ville de Châteaudun; nous y reviendrons prochainement à l'occasion de la cérémonie qui y a lieu au moment où nous mettons sous presse. Nous nous contentons donc de rendre hommage aujourd'hui à ses défenseurs en en donnant quelques types.

CHICAGO

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro les notes intéressantes que veut bien nous donner, avec des croquis à l'appui, M. Simonin, voyageur bien connu de l'Amérique du Nord, depuis longtemps notre collaborateur.

CABINET DE BRINGHAM-YOUNG

Paris, 8 octobre 1874.

Monsieur le directeur,

L'année dernière, au mois de juin, grâce à un aimable et spirituel compagnon de voyage, je fus admis, étant à Salt Lake City, à visiter le cabinet de travail et de réception du chef des mormons. Je pris pour ma collection un croquis. Aujourd'hui, l'ex-président du territoire de l'Utah va être traduit devant les tribunaux des Etats-Unis à titre de polygame. Je pense être agréable à vos lecteurs en vous priant d'accorder l'hospitalité de votre journal à ce croquis.

Le cabinet est une salle, partagée en deux par une demi-cloison en bois, découpée à jour. Les portraits des grrrrands saints pendent aux murs, blanchis à la chaux, dans des cadres en simple bois noir, avec quelques chromo-lithographies, — acajou et crin, quelques mauvais vases de Chine, beaucoup de crachoirs, — les saints chiquent énormément sur les bords du Lac Salé, — tel est le cabinet du *pape* des mormons.

Veillez, etc.

LÉO NYE.

LE MONT CENIS

Nos lecteurs sont déjà au courant des fêtes et des réceptions qui ont eu lieu à l'occasion de l'inauguration du fameux tunnel, aussi ne nous occuperons-nous aujourd'hui que du côté pittoresque et scientifique, dont on a du reste fort peu parlé.

Créée sous le règne de Napoléon I^{er}, la route du Mont-Cenis avait établi des communications régulières assez faciles entre les deux versants des Alpes; mais un tel moyen de communication ne saurait suffire à l'activité fébrile de notre siècle.

Depuis plus de trente ans, la grandiose idée d'un tunnel sous les Alpes préoccupait nos hommes de science.

En 1832, M. Médail, un géomètre, parcourait déjà les cols de Fréjus et de la Roule, traçant des plans et relevant les distances entre Modane et Bardonnèche.

Notre géomètre avait fait du tunnel le songe de sa vie. Dans un projet qui fut communiqué à Charles-Albert, il proposa de traverser les Alpes au point qui a été adopté en dernier lieu.

Quelques années après, M. Mans, un ingénieur belge, proposa au gouvernement piémontais une machine à percer les Alpes et à aérer les galeries. En 1852, M. Colladon, de Genève, présenta à l'Académie de Turin un mémoire sur l'emploi de l'air comprimé comme force motrice, proposant en outre de désagréger les roches par un jet alternatif de gaz hydrogène enflammé et d'eau froide. Toutes ces questions étaient à l'étude lorsque trois ingénieurs du Piémont, MM. Grandis, Grattoni et Sommeiller, firent des expériences sur une machine à comprimer l'air. Le projet des trois ingénieurs fut adopté.

Une loi du 15 août 1857 autorisa le gouvernement à faire exécuter les travaux, dont la direction fut confiée à MM. Grandis, Grattoni et Sommeiller, qui inventa la plupart des machines destinées à cette œuvre colossale.

Au mois de novembre 1860, cinq machines à comprimer l'air étaient en activité à Bardonnèche; à la fin d'avril 1862, il y en avait dix. A Fourneaux, le travail des machines ne put commencer que le 25 janvier 1863.

Depuis cette époque, le travail de percement s'est poursuivi sans interruption, avec plus ou moins de rapidité, suivant la résistance des couches de roches à traverser. Cependant le travail diminuait de lenteur d'année en année, et, dans les derniers temps, on perçait dans la roche calcaire du versant italien 3^m50 par jour, alors qu'avec les anciens moyens on serait à peine parvenu à avancer de 0^m70.

Le 22 décembre 1870, la galerie pouvait être regardée comme percée sur toute sa longueur 7,074 m. ayant été ouverte du côté de l'Italie, et 5,146 m. du côté de la France; toutefois, la rencontre n'eut lieu que le 25, vers quatre heures et demie du soir; en séparant en deux les 4 mètres qui subsistaient encore, la rencontre se fit à 7,079 m. environ de l'ouverture sud et à 5,156 m. de l'ouverture nord, ce qui porte à 12,235 m. la longueur totale du tunnel, évaluée à 12,220 m. dans les projets.

Mais avant de parler du souterrain, disons en passant que, pendant que les travaux s'exécutaient, on créa, à travers les montagnes, à travers les sites les plus pittoresques, le fameux chemin de fer Fell. Ce chemin se composait de trois rails. Les ascensions comme les descentes, du reste, avaient quelque chose de merveilleux. Une locomotive remorquant trois ou quatre wagons grimpait ce chemin rapide avec une vitesse de 4 ou 5 kilomètres à l'heure. Le voyage était des plus charmants, des plus pittoresques. Quelques jours encore, et il ne restera plus trace de ce chemin de fer aérien. Mais revenons au tunnel.

L'entrée du souterrain à Fourneaux a été placée à 100 mètres environ au-dessus du niveau du pont de la vallée de l'Arc, afin de réduire d'autant la différence de niveau déjà considérable qui existe entre les deux extrémités du percement; en effet, l'altitude de cette entrée, c'est-à-dire sa hauteur au-dessus du niveau de la mer, est ainsi de 1,158^m75; celle de la sortie à Bardonnèche est de 1,291^m30, d'où il résulte encore entre ces deux points une différence de niveau de 132^m55.

Le souterrain, entièrement revêtu en maçonnerie, a 6 mètres de hauteur sur 8 mètres de largeur. Un aqueduc de 1 mètre 20 de largeur et d'un mètre de hauteur est établi au milieu pour l'écoulement des eaux; c'est dans cet aqueduc qu'on a placé, pendant la construction de la voûte, les tuyaux d'amener de l'air et du gaz qui sert à l'éclairage du souterrain.

La longueur, au moment des études, avait été calculée au moyen d'une opération trigonométrique qui prenait pour base le côté d'un triangle de second ordre de l'état major, de la longueur modérée de 8,649 mètres. Cette mesure résultait d'une antique triangulation, et, rendue assez difficile par la topographie des lieux, elle ne pouvait être regardée comme parfaitement exacte. L'évaluation ne s'était pourtant trompée que de 15 mètres; de même les prévisions géologiques se sont exactement réalisées.

Il est important de dire quelques mots de la température, pour rassurer ceux qui craignent l'influence de la chaleur interne sur la commodité du passage. Pendant les travaux, et dans les premiers temps, la température augmentait à partir de l'ouverture et finissait par atteindre 32 degrés au milieu de la galerie; mais cette chaleur était due en partie au nombre des travailleurs et à celui des lampes dont ils se servaient.

La température de la roche proprement dite, tout en augmentant à mesure qu'on avance dans l'intérieur du mont, ne dépasse pas 29° 1/2 à 6,450 mètres de l'ouverture sud, sous le sommet de la chaîne de montagnes, dont le point culminant, dit *Grand-Wallon*, est à près de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'épaisseur de la roche qui se trouve

au-dessus de la galerie sur ce point est de 1,600 mètres; en admettant donc 2 degrés au-dessous de zéro, comme température moyenne générale du sol à la surface, on a une augmentation de 31° 1/2 sur 1,600 mètres, soit d'environ 1 degré par 30 mètres.

Lorsque la Savoie fut réunie à la France, en 1860, le gouvernement italien se réserva l'exécution des travaux du percement. Une convention internationale, en date du 7 mai 1862, régla la participation du gouvernement français aux dépenses pour la partie du souterrain située sur son territoire.

La dépense totale étant évaluée à 65 millions de francs, et la Compagnie du chemin de fer Victor-Emmanuel prenant à sa charge une somme de 20 millions, le gouvernement français s'engagea à payer, à forfait, 49 millions de francs pour le cas où la durée des travaux serait de vingt-cinq ans, à partir du 1^{er} janvier 1862.

Mais cet engagement se trouve aujourd'hui notablement augmenté par une clause portant que, dans le cas où ces travaux seraient complètement terminés avant ce délai de vingt-cinq ans, le capital de 49 millions serait augmenté de 500,000 fr. pour chaque année entière dont le maximum de vingt-cinq ans aurait été réduit.

Si les travaux duraient moins de quinze ans, la prime devait être portée à 600,000 fr. pour chaque année entière dont ce délai de quinze ans aurait été réduit.

Peu importe! L'œuvre colossale est terminée. Ce que Louis XIV a dit des Pyrénées dans un jour d'orgueilleuse erreur, nous pouvons le dire, non plus au figuré et par une pompeuse métaphore, mais bien réellement et pour toujours: Les Alpes sont supprimées.

M. V.

THÉÂTRES

ODÉON: *Les Créanciers du bonheur*, comédie en trois actes par M. Édouard Cadol; *Jean-Marie*, drame en un acte et en vers, par M. André Theuriet. — GYMNASÉ: *Une Visite de noces*, comédie en un acte, par M. Alexandre Dumas fils.

Entre tous les créanciers, les *Créanciers* de l'Odéon sont les plus détestables qui se puissent voir. Figurez-vous trois ou quatre méchantes bêtes acharnées après le « bonheur » d'un honnête banquier, et l'exploitant avec impudence sous le prétexte qu'elles l'ont connu autrefois « traînant la savate ». C'est le langage de l'auteur. La pièce de M. Cadol est une pièce à galerie, comme *les Inutiles*, comme *les Faux Bonshommes*, comme *Nos Intimes*; elle s'essaye au portrait, à la caricature, voire à la charge. De temps en temps elle attrape un trait de ressemblance, elle saisit un ridicule, quelquefois elle détermine un rire sincère, et puis c'est tout. Le reste n'est qu'insistance, scènes flottantes, répétitions d'effets, et par dessus tout un inexplicable oubli de style. M. Édouard Cadol a donné cependant des gages littéraires dans *la Germaine*, par exemple. A quoi donc pensait-il en écrivant — ou plutôt en n'écrivant pas — *les Créanciers du bonheur*?

La meilleure physionomie de cet ouvrage, quoiqu'elle n'ait absolument rien de bien neuf, est celle d'un bohème qui a parcouru tous les pays et exercé tous les métiers, et qui, revenu en France, propose à son ami le banquier de percer l'isthme de Panama, en collaboration. M. Christian accentue plaisamment cette figure, à la façon de Geoffroy, dont il a par moments la voix chaude et vibrante. C'est un bon début; mais il ne faudrait pas que M. Christian s'imaginât trop sérieusement qu'il vient de débiter dans la « haute comédie ». Les *Créanciers du bonheur* ne sont encore que du vaudeville. Pour ce vaudeville, on peut dire que les acteurs se montrent supérieurs à leurs rôles, notamment M. Roger, qui arrive de Saint-Pétersbourg, et M. Porel, qui arrive du Gymnase. — Une duègne de race, c'est M^{me} Lambquin; on ne comprend pas que le Théâtre-Français ne l'ait point gardée, alors qu'il l'avait pour pensionnaire. Elle seule pouvait remplacer M^{me} Desmousseaux.

Les Créanciers du bonheur sont accompagnés chaque soir d'un drame en vers et en un acte, à trois personnages, intitulé : *Jean-Mari*. Il ne manque à cette pastorale bretonne, pour lui restituer sa date, que de la musique de Loïsa Puget. C'est vraiment se mettre en trop peu de frais que de lâcher ce pauvre petit mouton noir sur les planches d'un grand théâtre; — on me dira que sa clochette est d'argent et qu'elle tinte de douces rimes. Soit pour la clochette, mais ce que je sais, c'est que le mouton chante la chanson des autres, et particulièrement la chanson de Brizeux. Où en sommes-nous, si l'on nous fait revenir à Yvonne, aux pardons, aux binious, aux longs cheveux, aux larges braies, aux croix d'or? Encore si M. André Theuriet avait tâché de découvrir quelque côté inconnu ou nouveau de cette Bretagne tant explorée! Mais c'est la Bretagne de tout le monde qu'il nous donne, la Bretagne des lithographies et des loueurs de costumes.

Les derniers grondements de la critique n'ont pas fini de s'éteindre autour d'une *Visite de nocces*, la nouvelle comédie du Gymnase. M. Alexandre Dumas fils n'est guère coutumier de pièces en un acte; c'est un oiseau de plus haut vol. Pour en rencontrer dans son répertoire, il faut remonter jusqu'au *Bijou de la Reine*, son début, et jusqu'à une certaine *Atala*, agrémentée de la musique de M. Varney. Ensuite, ce ne sont plus que de vastes compositions en cinq actes ou tout au moins en quatre, des thèses longuement développées, des plaidoyers de la durée de toute une audience. Cette fois-ci, maître Dumas n'avait à parler que pendant une petite heure. « Un mot, et je finis! » Ce mot bourdonne encore singulièrement dans l'oreille des juges.

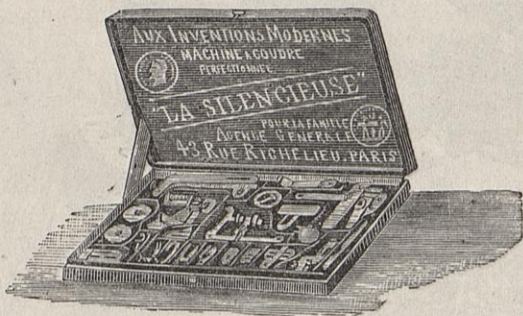
Pourquoi diable M. de Cygneroi (un fier nom, que vous en semble!) croit-il devoir une visite de nocces à l'une de ses anciennes maîtresses, M^{me} de Morancey? Et pourquoi surtout a-t-il la malencontreuse idée de lui faire cette visite, accompagné de sa femme et de son enfant, âgé de trois mois? Cela rappelle, au premier aspect, ce livre qui a pour titre *Monsieur, madame et bébé*. M. de Cygneroi a pensé sans doute que cette escorte le protégerait contre le danger. M^{me} de Morancey s'offense de cette précaution; puis elle se pique au jeu, elle veut encore essayer son pouvoir sur le cœur de cet imprudent mari. Bien imprudent, en effet, et bien faible aussi, car à peine Cygneroi a-t-il causé quelques minutes avec M^{me} de Morancey qu'il demande à reprendre sa chaîne et qu'il lui offre — mais là, carrément, — d'abandonner sa femme et son enfant pour s'en aller avec elle courir les grandes routes. Il faut avouer que voilà un « passionné » de *primo cartello*.

Est-ce bien un passionné qu'il faut dire? Ne serait-ce pas plutôt un libertin enté sur un fou? Effrayé de son succès, M^{me} de Morancey se hâte de congédier Cygneroi en lui avouant qu'elle vient de jouer une comédie avec lui.

Je ne dirai pas toutes les herbes diaboliques qui assaisonnent le plat étrange servi par M. Alexandre Dumas fils. La pièce est autant et plus dans les détails que dans le fond. Les périphrases du *Demi-Monde* n'étaient que de la Saint-Jean auprès des phrases d'une *Visite de nocces*. Nous assistons à un cours de sensualisme quintessencié à un amalgame de Crébillon fils, du chevalier de Nercyat et du Musset de la *Confession d'un Enfant du siècle*. En attendant, tout le monde s'y empresse, voilà qui est certain. L'auteur jure ses grands dieux que jamais il n'a été plus humain ni plus moral, et il s'écrie avec son ironie froide : « Si vous me contestez le droit de mettre à la scène les hommes.... canailles, et les femmes.... coquines, qu'est-ce qu'il me restera? »

Le malheur est encore que cet abominable petit acte est joué à ravir par M^{me} Desclée et par M. Landrol.

CHARLES MONSELET.



Vous voulez du nouveau, n'en fût-il plus au monde? La maison *Aux inventions modernes*, où se trouve la machine à coudre *la Silencieuse*, se charge de vous satisfaire. La trousse de guides, déjà si complète, vient encore de s'enrichir d'un nouveau guide qui permet de travailler sans tenir l'ouvrage. Avec son presseur gradué, on coud aussi facilement plusieurs épaisseurs de drap que le plus léger tissu.

La femme intelligente qui a adopté *la Silencieuse* et en fait sa laborieuse compagne, suit avec intérêt les perfectionnements apportés chaque jour par M. BOURDIN dans les accessoires de cette exce lente machine qui se trouve seulement 43, rue Richelieu.

Aux inventions modernes, exiger cette marque de commerce afin de ne pas confondre avec les nombreuses contrefaçons.

ROBES ET MANTEAUX

ARIGON ET BORDET

Maison de premier ordre. — Atelier de couture.

Modèles les plus nouveaux

Paris, 10, rue du Bac, Paris.

Faubourg Saint-Germain.

Traité du D^r G.-Duvivier. Maladies spéciales des deux sexes. 700 p. et fig. not. gratis. Bd Sébastopol, 17.

Vient de paraître

LA RANÇON AUX PRUSSIENS

MANUEL

DES NOUVEAUX IMPOTS

Un joli vol. in-18 de 72 pages

En vente aux bureaux du *Moniteur universel* et chez tous les libraires.

Prix : 40 centimes.

Ce volume est indispensable à tous les contribuables français, qui y trouveront le texte des nouvelles lois votées par l'Assemblée nationale, précédées d'un Index et de Notes explicatives.

ENVOI FRANCO pour la France et l'Algérie, contre 50 cent. — Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, Paris.

DÉCALCOMANIE

ART DE DÉCORER SOI-MÊME TOUTES ESPÈCES D'OBJETS
APPLICATIONS SÉRIEUSES A L'INDUSTRIE.

IMITATIONS DE PEINTURE A L'HUILE
ET D'AQUARELLE

COLLECTION DE TABLEAUX TRÈS-SOIGNÉE

Chez Th. Dupuy, 22, rue des Petits-Hôtels, Paris.

Catalogue franco.

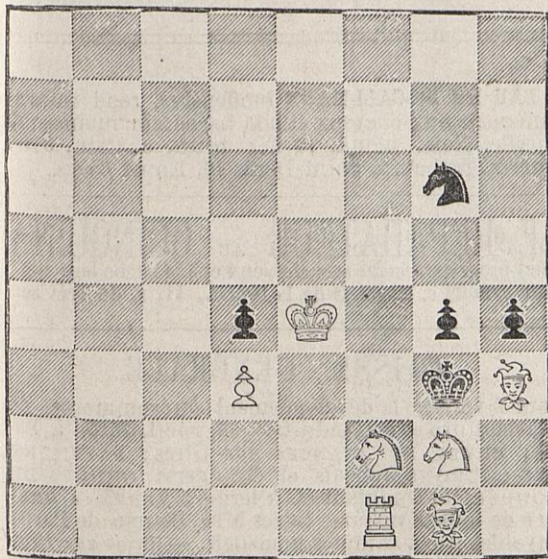
BÈGUE L'INSTITUTION des BÈGUES de PARIS
ouvre cours 6 novembre et 2 janvier
Ecrire à MM. Chervin, avenue d'Eylau, 90.

TRÉSOR PROPHÉTIQUE extrêmement curieux et intéressant. 3 vol. in-18, 6^e édition. Chez M. Tournemire éditeur à Seychalles (Puy-de-Dôme).

ÉCHECS

PROBLÈME N° 386.

COMPOSÉ PAR M. G. L. DE BOER



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 384.

- 1. F 5 R
- 2. T 4 D, échec
- 3. C 3 R ou 2 D ou T 6 F, échec et mat.

(A)

- 1. P 5 D
- 2. T 6 F, échec
- 3. P 4 F, échec et mat.

(B)

1. F 5 D

2. T pr. F, échec et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. le comte d'Orfengo, à Boulogne-sur-Mer; J. Planche; D. Moussete, à Chauny, Quéval, à Fauville, Stiennon de Meurs, à Liège; J. Meyer, à Chauny; Th. François-Berthelle, café Bailleul, à Douai; M^{me} E. de Gogozza; Aug. de Gogozza; E. Frau, à Lyon; Peyron, chambre de lecture, à Vannes; L. de Croze, à Marseille; M^{me} Elisa Dryan; L. de la Brunière, à Cambrai; J. A. de Smet, à Gand; H. B., café des Cinq parties du monde, à Montpellier; M^{me} Emma Paham, à Lyon; le capitaine Charrousset, aux Vans; N. Raynal, à Lille; G. D. ché; les amateurs du café des Arcades, à Gand; café du Nord, à Villefranche; V. Chauvigné, à Chemille sur-Dême; café Poillon, à Lille; J. de la Mazonère, café du Théâtre, à Pau; café Cauvet, à Cogolin; A. Gouyer; café Mouton, à Evreux; Moussy, Nierre et Chaput, à Saint-Amand; le Turco de Poissy; le cercle des Ecoles, à Montpellier; M. Lespialt; Cercle républicain de Nérac.

Autre solution juste du problème n° 383 : Le café Cauvet, à Cogolin.

P. JOURNOUD.

MALLES DE VOYAGE

Au dépôt central de la FABRIQUE MOYNAT, 2 et 4, place du Théâtre-Français, derrière les omnibus d'Auteuil. 30 0/0 me le ir marché sur toutes les maisons de détail de Paris. — Solidité, légèreté.

A LOUER OU A VENDRE

CHARMANTE VILLA, située 27, boulevard d'Argenson, pare de Neuilly. — Délicieux jardin avec petite rivière. Ecurie et remise.

S'adresser pour traiter à M. Audbourg, 13, quai Voltaire. — La propriété est à 20 minutes de Paris, en voiture.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les Normands dévastèrent souvent Paris au neuvième siècle.

ORLÉANS

(Correspondance
du *Monde illustré*.)

Orléans, 11 oct. 1871.

Monsieur le ré-
dacteur,

Il vient de se passer près Orléans, entre les Aydes et Fleury, lieux témoins de la défense d'Orléans le 11 octobre 1870, une cérémonie funèbre en l'honneur des braves militaires morts pour la défense du pays.

Dans une sablière près les Aydes avaient été enterrés des Français et quelques Allemands; les communes riveraines ont fait l'acquisition du terrain pour le consacrer par un monument en pierre de Wolvic afin de rappeler le fait d'armes accompli par environ 5,000 français qui ont tenu en échec, pendant toute une journée, l'armée allemande qui s'avancait sur Orléans.

L'histoire de cette journée a été reproduite par le *Journal du Loiret* qui y a consacré une page entière encadrée de noir; cette page a été extraite d'un ouvrage fait par M. Boucher, infatigable narrateur qui a consacré tous ses soins à en esquisser les traits; je renvoie donc pour plus de détails à cette feuille portant date du 11 octobre 1871 (1).

(1) Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous permette pas de revenir aujourd'hui sur ces événements.



ORLÉANS. — Anniversaire du combat des Aydes (11 octobre 1870). — L'église de Fleury-aux-Choux. Le monument commémoratif. (D'après les croquis de MM. H. Poullain et Henri de Hem.)

La cérémonie a commencé à 10 heures 3/4 par un service solennel à l'église de Fleury, auquel assistaient les chasseurs de Vincennes, la garde nationale d'Orléans, les pompiers et leur musique ainsi que les autres pompiers des communes environnantes, le clergé des églises situées sur les lieux du combat, l'archidiacre d'Orléans; les autorités civiles, la jeunesse ayant à la boutonnière le bouton d'immortelles et portant dans leurs mains des couronnes de laurier se sont dirigés vers le cimetière de la sablière pour y écouter le discours patriotique qui y a été prononcé.

Afin d'entrer dans les vues toutes françaises que vous exprimez souvent dans vos dessins, permettez-moi, monsieur, de vous adresser le croquis que j'ai pris sur les lieux mêmes ce matin 11 octobre 1871, afin, si cela est possible, de pouvoir faire remarquer au public qu'il y a encore des Français dont le cœur est ouvert au patriotisme, et que non-seulement en Alsace on élève des tombes aux héroïques soldats, mais au cœur de la France.

Recevez, etc.

H. POUILLAIN,
architecte
à Orléans.

L'ALMANACH DE SANTÉ

POUR 1872. — Un joli volume in-8°, avec calendrier, — conseils hygiéniques donnés par des sommités médicales; bois, gravures et texte rédigé par des plumes autorisées, contenant de plus les prix courants et échantillons, sera adressé gratuitement et franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

12, boulevard Saint-Martin, Paris. — *Flanelle de santé du docteur Bourdonnay.*

LA COUR DE ROME ET LA FRANCE

Sous ce titre : *La cour de Rome et la France*, par M. Jean Wallon, la librairie Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, Paris, publie un récit très-instructif, intéressant et curieux de nos rapports politiques avec le Saint-Siège, depuis 1801 jusqu'à ce jour. Ce sont des questions auxquelles nul n'a plus le droit de rester indifférent et sur lesquelles la compétence et l'impartialité de l'auteur sont depuis longtemps établies. — Un vol. in-12 jésus, prix : 2 fr.

MUSIQUE

ÉDITION-BIJOU — CHANT ET PIANO

Partitions complètes en français (3 francs net franco). Le 5^e volume, *l'Italienne à Alger*, de Rossini, vient de paraître. La première édition s'enlève avec succès. Sont parus dans cette édition : *Norma*, *Don Juan*, *Barbier de Séville*, *Noces de Figaro*.

Sous presse : *La Flûte magique* et *Freyschutz*. (Envoyer mandats de poste. — ALPHONSE LEDUC, 35, rue Le Peletier.)

Sous presse : **MIGNONNETTE** (Chanson gavotte.)

Cette charmante composition du pianiste compositeur G. Bachmann, paraîtra cette semaine. — Son succès est assuré. Le célèbre lithographe Lemoine a orné cette œuvre d'un magnifique portrait de la jolie marquise de G***. (2 francs net. — Chez ALPHONSE LEDUC.)

CAOUTCHOUC — MAISON LARCHER

7, rue d'Aboukir, à Paris.

EAU DU D^r CALLMANN inoffensive, rend instantanément aux cheveux et à la barbe leur nuance naturelle. Noir, blond, 10 fr.; brun, châtain, 8 fr. Pharm. faubourg. Saint-Denis 19. Envoi franco.

LE RÉPARATEUR AU QUINQUINA rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi 1^o de la broch., 11, r. de Trévisse.

CAISSE GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, 56, rue Laffitte, à Paris; PRÊTS ET AVANCES sur titres; PAYEMENT DES COUPONS français et étrangers; ORDRES DE BOURSE, au comptant et à terme; VENTE A CRÉDIT de toutes valeurs cotées à la Bourse de Paris, payables par à-comptes mensuels. — *Droit aux tirages, aux chances de remboursement et à la totalité des intérêts, moyennant un minime versement.* (On demande des agents dans toutes les localités.)

PARIS. — IMPRIMERIE POUJIN, 13, QUAI VOLTAIRE.